LA SERVANTE JUSTIFIÉE,

OPERA COMIQUE

*De Messieurs F***, & F***.*

Le prix est de vingt sols.

A PARIS,
Chez PRAULT Fils, Quay de Conti, à la descente du Pont Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLVII.
AVEC APPROBATION.

ACTEURS.

MADAME BERTRAND, Meûniere.

LA COMMERE CLIQUET.

COLIN, Garde-Moulin.

LISON, Servante de Madame Bertrand.

M. GRIFFAUD, Tabellion.

La Scêne eſt dans un Village.

LA SERVANTE JUSTIFIÉE,

OPERA COMIQUE

SCENE PREMIERE.

LE TABELLION.

ENFIN, c'est donc aujourd'hui que Madame Bertrand doit me remettre les deux cens écus qu'elle donne à Lison : tout seroit perdu si elle alloit s'apperçevoir que cette Fille est aimée de Colin ; heureusement que les pauvres enfans ont si bien fait jusqu'à présent, qu'ils n'ont point encore été découverts.

SCENE II.

LA COMMERE CLIQUET, LE TABELLION.

LA COMMERE.

AIR: *Ah! que Colin vient de me faire rire.*

AH! que Colin vient de me faire rire!
A ma Commere, allons vite le dire,
Rien n'eſt ſi drôle que cela!
Ah ah ah ah ah ah ah ah ah

LE TABELLION *à part.*

Bon, voici le mauvais eſprit, la plus méchante langue!...

LA COMMERE.

Rien n'eſt ſi drôle que cela,
Ah ah, &c.

LE TABELLION.

Eh de quoi riez-vous donc ſi fort Commere Cliquet?

LA COMMERE.

une choſe qui ne fera pas rire Madame Bertrand, Monſieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Elle la ſçaura donc bien-tôt.

LA COMMERE.

J'ai une attention particuliere pour tout ce qui regarde mes amis. Par exemple mon Compere Griffaut, quand vous étiez en peine de vous éclaircir ſur certaines choſes,

AIR: *Où le mettrons-nous ma Commere.*

C'eſt moi qui vous fit ſçavoir
Que votre Femme alloit le ſoir
Avec Lubin,
Au bois voiſin,
Vous m'entendez bien, vous le ſavez bien
Vous eûtes le plaiſir, Compere,
De ne plus douter de rien.

LE TABELLION *Ricanant.*

Oui, oui, oui.

LA COMMERE.

Cela vous ſatisfit beaucoup, n'eſt-ce pas?

LE TABELLION.

Aſſurement, mais qu'avez-vous donc appris de nouveau?

LA COMMERE.

Que Madame Bertrand eſt une franche dupe, elle publie dans le Village qu'elle eſt aimée de ſon Garde-Moulin.

AIR: *Il faut quand l'amour nous presse.*

Si l'on croit ce qu'elle chante,
Colin suit par tout ses pas:
Vraiment la Maîtresse n'est pas
Ce qui le tente.
Il trouve bien d'autres appas
Dans la Servante.

LE TABELLION.

Eh où Diable avez vous pris cela?

LA COMMERE.

Oh vous ne conviendrez pas du fait. Vous tremblez que l'amour de Colin, s'il étoit découvert, ne portât préjudice à Lison que vous appellez votre Filleule.

AIR: *Je voudrois bien me marier.*

Cette friponne de Lison,
Je le sçai, vous est chere,
Vous ne l'aimez pas sans raison,
On dit même, Compere,
Que vous êtes de ce tendron,
Un tant soit peu le pere.

LE TABELLION.

Voilà toujours de vos coups de langue.

AIR: *C'eſt le trantran*

Ce bruit ne vous fait point d'outrage,
Ne voit-on pas que tous les jours
A la Ville, comme au Village,
On ſe prête un commun ſecours,
Entre bon voiſins, c'eſt l'uſage,
Ce que l'on reçoit, on le rend,
C'eſt le trantran, trantran trantran,
Le trantran du ménage.

LE TABELLION *à part.*

Il n'y a pas moyen d'arrêter ſon babil. Allons avertir Liſon de ſe tenir ſur ſes gardes. *Il ſort.*

SCENE III.

MADAME BERTRAND, LA COMMERE CLIQUET.

LA COMMERE.

ALlons trouver Madame Bertrand. Ah la voici fort à propos. Hé bien, qu'eſt-ce ma Commere? comment gouvernez vous Colin?

Me. BERTRAND.

AIR: *Tout drès l'matin*

Perſonne comme ce garçon
N'a cœur à la beſogne,
Quoique très-vif, c'eſt un mouton;
Point jureur, point yvrogne,
Il n'engendre point de chagrin,
Toujours en en train,
Tout drès l'matin,
Il fait tourner mon moulin,
Oh oh oh oh oh, ah ah ah ah ah,
On n'en trouve point enfin,
Comme Colin. (*bis*)

LA COMMERE.

Croyez-vous cela?

Me. BERTRAND.

AIR: *Un Meunier aimable.*

Oui, Colin m'enchante,
Très-fort je lui plais,
Je m'en trouverai contente;
J'entends bien mes intérêts;
Depuis long-tems, il eſt fait à mon tracas;
Et depuis que j'ai ce gas,
Mon moulin ne chaume pas.

LA COMMERE.

AIR: *Et zon zon zon.*

Il vous aime toujours?

Me. BERTRAND.

Comme à ſon ordinaire.

LA COMMERE.

Ah les belles amours!

Me. BERTRAND

Quoi, quel eſt-ce miſtere?

LA COMMERE

Eh zon zon zon,
Votre Amant, ma Commere,
Eh zon zon zon
Eſt celui de Liſon.

Me. BERTRAND.

Qu'eſt-ce? que voulez vous dire?

LA COMMERE.

AIR: *Le cul dans une hôte.*

J'ai vû Colin qui tenoit
Un beau Sanſonnet
J'ai remarqué qu'il le ſifloit
Avec un ſoin extrême
Et qu'il l'inſtruiſoit
A dire je vous aime.

Me. BERDRAND.

Eh pourquoi, s'il vous plaît, voulez-vous qu'il prenne ce soin pour Lison?

LA COMMERE.

Pourquoi? c'eſt qu'il continuoit ainſi,

AIR: *Du haut en bas.*

Ma petite Liſon ignore
Tout mon amour,
Plus de mille fois chaque jour,
Tu lui diras que je l'adore,
Sans pouvoir exprimer encore
Tout mon amour.

Me BERTRAND

Quel conte!

LA COMMERE.

Mais rien n'étoit plus touchant que de lui entendre dire: Sanſonnet, mon fils,

AIR: *Sur tous les maux que m'a fait ma Silvie.*

Je te prépare un charmant eſclavage,
D'être à Liſon tu dois être flaté;
Si, comme toi, je ne ſuis pas en cage,
Je n'ai pas moins perdu ma liberté.

Il en degoiſoit encore bien d'autres.

Me. BERTRAND.

Je ne puis le croire.

LA COMMERE.

Vous devez en être certaine.

Me. BERTRAND.

Quoi, Colin me trahiroit! s'il en étoit capable.... je veux m'en éclaircir. Liſon, oui, je vais bien-tôt m'en éclaircir.

LA COMMERE.

Je vous laiſſe avec elle. Faites votre profit du petit avertiſſement que je vous donne.

SCENE IV.

MADAME BERTRAND, LISON.

Me. BERTRAND.

QU'eſt-ce donc, Mademoiſelle Liſon? j'apprends de jolies choſes.

LISON *troublée.*

Qu'eſt-il arrivée?

Me. BERTRAND.

Quel air interdit!

LISON.

Je m'en vais; car il me ſemble que vous voulez me gronder.

Me. BERTRAND.

Que je vous gronde ou non, reſtez ici je vou
prie.

LISON.

Vous ſçavez combien j'ai d'ouvrage à faire.

Me. BERTRAND.

Vous ferez votre ouvrage quand je vous au
rai parlé.

LISON.

AIR. *Quand elle coud, elle eſt contente.*

Nous avons tantôt bien à moudre.

Me. BERTRAND.

Quand il ſera tems on moudra.

LISON.

J'ai beaucoup de ſacs à recoudre.

Me. BERTRAND.

Tels qu'ils ſont on s'en ſervira.
C'eſt tout l'emploi d'une Servante,
Quand elle coud, elle eſt contente.

LISON.

AIR. *Attendez-moi ſous l'orme Monſieur l'
vanturier.*

Mais pour le blanchiſſage...

Me. BERTRAND.

Blanchiſſe qui pourra.

LISON.

J'ai laiſſé le fromage.

Me. BERTRAND.

Le prenne qui voudra.

LISON.

Il faut du moins que j'aille....

Me. BERTRAND.

Où voulez-vous courir?

LISON.

Empâter la volaille.

Me. BERTRAND.

Eh laiſſez-là maigrir.

Venons au fait, Mademoiſelle: on m'a rapporté que Colin vous aime & que vous cherchez à lui plaire.

LISON.

Moi!

AIR. *Je ſuis un Précepteur d'amour.*

J'aurois grand tort aſſurement,
De vouloir attendrir ſon ame;
Si j'ai pû lui plaire un moment,
Je ne lui plairai plus Madame.

Me. BERTRAND.

C'eſt donc à dire que vous vous êtes apperçu que vous lui plaiſiez?

LISON.

Eh non vraiment, ce n'eſt pas comme cela que je l'entends.

Me. BERTRAND.

AIR. *Du Grondeur.*

Tout à l'heure la Commere,
Du fait vient de m'informer.
Vous voulez envain vous taire,
Le tout va ſe confirmer.
Sur un tel point, ma colere,
Que rien ne peut déſarmer,
Vous fait un crime de plaire,
Tout auſſi grand que d'aimer.

AIR. *Tarare ponpon.*

Je m'apperçois enfin,
Que vous prenez, ma mie,
Trop ſoin de votre tein,
Sans doute pour Colin.
Songez-y, je vous prie,
Il vous ſied bien, ma foi,
D'être ici plus jolie
Que moi.

LISON.

J'y aurai attention, Madame.

Me. BERTRAND.

Mais voici Colin, ô Ciel! tout ce que ma Commere m'a rapporté n'eſt que trop véritable. Voilà la cage, voilà l'oiſeau Je l'entens je crois qui repete je vous aime.....

LISON *à part.*

Je tremble.

SCENE V.

MADAME BERTRAND, LISON COLIN.

COLIN *au fond du Théâtre tenant une Cage.*

AIR. *Pour voir un peu comment ç'a fera.*

POur elle je grille en ma peau,
D'en parler, je n'ai le courage,
Le don d'une fleur, d'un oiſeau,
Souvent dit plus qu'un beau langage;
Portons-lui ce Sanſonet-là,
Pour voir un peu comment ç'a fera.

Me. BERTRAND *ſe cachant derriere Liſon.*

Je n'en puis plus douter : Ah! Coquine de Servante.

COLIN *à part, ne voyant que Lison.*

La voilà cette chere Lison, que je trouve heureusement seule. (*haut en approchant*) Mademoiselle Lison, voulez vous bien me faire le plaisir de..... (*appercevant Madame Bertrand*) de vous ranger, que je presente cela à Madame Bertrand.

Me. BERTRAND.

A moi!

COLIN.

Eh oui voirement.

Me. BERTRAND.

AIR. *Eh eh eh eh.*

Quoi, c'est à moi que s'adresse,
Ce beau Moineau Guilleret?

COLIN *riant.*

Eh eh eh eh eh eh :

Me. BERTRAND.

Je t'ai cru l'ame traîtresse,
De ce soupçon j'ai regret.

COLIN.

Eh eh eh eh eh eh eh;
Ce matin avec adresse,
Pour vous prouver ma tendresse,
J'ai tendu mon trébuchet,
De ma main daignez Maîtresse,
Recevoir ce Sanſonnet.

Me.

Me. BERTRAND *prenant la Cage*,
Ah! je respire!

LISON.
Vous voyez bien, Madame.

Me BERTRAND.
Que je suis agréablement surprise!

AIR. *Que je regrette mon Amant.*
L'aimable Oiseau qu'il est joli!

COLIN.
De plus il peut vous être utile,
Vous babillerez avec lui,
Quand il faudra que j'aille en ville,
Il parlera,
Chantera,
Sifflera,
Dégoisera,
Ce qu'il sçaura,
Je crois qu'il vous amusera.

Me BERTRAND.
Pour ça, il faut avouer que la Commere Cliquet est une grande médisante; elle vouloit me persuader que c'étoit pour Lison, & que tu l'aimois.

COLIN.
Moi, aimer Lison!

Me. BERTRAND.

AIR. *Ton humeur eſt Catherine.*

J'en étois triſte & réveuſe,

COLIN.

Vous pouvez vous raſſurer;
Voyez la belle morveuſe,
Pour me faire ſoûpirer:
Veut-elle donc en tendreſſe
L'emporter à dix-huit ans,
Sur ſa prudente maîtreſſe,
Qui vit depuis ſi long tems.

Me. BERTRAND.

Cela ne conviendroit gueres aſſurément.

COLIN.

Et pis j'ai le cœur haut; vous êtes d'une bien pu grande qualification qu'elle.

Me BERTRAND.

Va, ma pauvre Liſon, je ſuis fâchée de la querelle que je t'ai faite, je ne manquerai pas de donner aujourd'hui au Tabellion ce que je lui ai promis pour t'établir.

COLIN.

Voilà parler en brave femme ç'à.

Me. BERTRAND.

Je vais tout de ce pas relancer cette babillarde de

Cliquet, & de-là chercher de l'argent chez mes Fermiers.

COLIN.

Et moi m'eſt avis qué le jour ne ſe paſſera pas ſans que j'ayons beſoin des Menêtriers; je m'en vais les retenir : mais morgué attendez moi donc Madame Bertrand, je ne ſçai comme vous faites; mais je ne peux pas vous quitter un moment, c'eſt pu fort que moi.

Me. BERTRAND.

Oh le gentil garçon, que je ſerai heureuſe avec lui! je ne veux plus differer notre mariage.

SCENE VI.

LISON. *ſeule.*

COLIN ſuit Madame Bertrand! je ne ſçai que penſer.

AIR: *Les Pendus.*

Il me tire d'un embaras,
Pour me remettre dans un autre;
Je craignois de fâcheux éclats,
Colin me tire d'embaras;

Mais aussi ne voudroit-il pas
Rompre un lien tel que le nôtre:
Il me tire d'un embaras,
Pour me remettre dans un autre.

SCENE VII.

LE TABLELION, LISON.

LISON.

AH! mon Parain, vous me voyez bien en peine.

LE TABELLION.

Je suis bien en peine aussi ma Filleule; Madame Bertrand a dit qu'elle me livreroit aujourd'hui les deux cens écus, parce que c'est le jour de ta Fête, & je n'ai point encore entendu parler d'elle.

LISON.

AIR: *Le seul flageolet de Colin.*

L'amour de son garde-moulin,
Occupe sa cervelle;
Elle n'a des yeux que pour Colin;
Le reste est bagatelle;
J'ai bien peur que Colin à la fin,
N'ait des yeux que pour elle.

LE TABELLION.

AIR. *Et sur tout prenez bien garde, &c.*

Allez Lison ne craignez rien,
Colin vous aime toujours bien
De cœur, d'amour, d'affection;
Mais sur tout prenez bien garde à fuir
l'occasion.

Souvenez-vous des raisons que je vous ai dites, & contraignez-vous. Tenez, écoutez-moi: Si Colin vient d'un côté, allez-vous en tout aussitôt de l'autre, entendez-vous?

LISON.

Oui, mon Parain.

LE TABELLION.

Adieu.

SCENE VIII.

LISON, COLIN.

LISON.

MOn Parain a raison; si Colin vient par ici je m'en irai tout aussi-tôt par-là. Ah!

(*elle se trouve vis-à-vis de Colin*)

COLIN.

AIR. *Quelle eſt joli ma brunette.*
Je viens trouver la Follette,
Qui m'a ſçu charmer;
Colin la voyant ſeulette,
Se ſent enflamer;
Qu'elle eſt joli' ma Brunette
N'os'roit-on l'aimer.

LISON.

Ah! ah! c'eſt vous Monſieur Colin.

COLIN.

Comme vous dites ç'a? eſt ce que vous n'avez pas bien deviné que c'étoit vous que je cherchois, quand ſte maudite Madame Bertrand s'eſt rencontrée viſon viſu de moi.

LISON.

AIR: *Vive Michel Noſtradamus.*
A d'autres, c'eſt une défaite.

COLIN

C'étoit à vous belle Brunette,
Que je venois conter fleurette,
Et vous deviez bien être au fait;
C'étoit à vous belle Brunette,
Que j'apportois le Sanſonnet.

LISON.

Eſt-il bien vrai, Colin?

COLIN.

Oui pargué, Liſon.

AIR : *Le Tambourin.*

Je ne ſçai ce que ç'a veut dire,
Drès que je vous vois je ſoûpire,
Je penſe à vous ſoir & matin.
Ce minois fin & mutin,
Je ne ſçai quoi m'inſpire;
Et quand vous regardez Colin,
Son cœur fait tac tique tique tac, tic tac tac,
Comme ſon moulin.

LISON.

Cela ne ſera rien; je me trouve auſſi je ne ſçai comment, dès que je vous apperçois; par exemple, j'étois en colere contre vous, & j'oublie en vous voyant que je ſuis fâchée.

COLIN.

Donnez-moi donc votre main, que je la baiſe.

LISON.

Oh que nanni! on m'a défendu ça.

COLIN.

Queu conte!

SCENE IX.

LISON, COLIN, LA COMMERE CLIQUET *à la fenêtre qui les examine.*

LA COMMERE.

AH! ah! qu'eſt-ce que je vois?

LISON.

AIR: *Tant de valeur & tant de Charmes.*

Oui, mon Parain m'a fait entendre,
Qu'il ne faut point donner la main,

COLIN.

Je ſuis à plaindre:

LISON.

Non, Colin;
Puiſque vous pouvez me la prendre.

LA COMMERE.

Ce ſont eux, examinons.

COLIN.

Je vous entends, ma chere Liſon, vous me permettrez de baiſer votre main quand vous n'y penſerez pas;

LISON.

Oh ! cela n'arriveroit jamais.

COLIN.

Pourquoi?

LISON.

C'eſt que je penſe toujours que cela va m'arriver.

COLIN.

C'a s'appelle avoir de bonnes penſées.

LA COMMÉRE.

Fort bien.

COLIN.

Ah! que je ſuis content; mais ce n'eſt pas aſſez, chere Liſon.

AIR *Ça que je te mette.*

Ça ça que je mette,
Dans ta gorgerette,
Ça ça que je mette
Ce petit Bouquet;

LISON.

Le mien, mon Poulet,
Va te ſervir d'aigrette.

(*Enſemble, s'attachant réciproquement leur Bouquet.*)

Ça ça que je mette
Ce petit Bouquet.

LA COMMERE.

Cela va à merveille.

COLIN.

Oh ça Lison, c'eſt aujourd'hui ta fête; morgué je voudrois bien t'embraſſer ſans que ç'a te fâche: mais ton Parain t'aura encore défendu ç'a, ſans doute.

LISON.

Oui: mais, Colin, dis-moi pourquoi eſt-ce qu'on défend ſi fort à une fille de ſe laiſſer embraſſer par un garçon?

COLIN.

Et voirement, c'eſt qu'ils diſions qu'il y a du mal à ç'a.

LISON.

Mais s'il y a du mal, pourquoi eſt-ce que cela arrive tous les jours?

COLIN

Oh, c'eſt que c'eſt un mal qui fait du bien.

LISON

Il y a donc là-dedans du bien & du mal?

COLIN.

Oui: mais, écoute-moi Liſon, qu'and c'eſt le jour de la fête, le mal n'y eſt plus, & le bien y eſt tout ſin ſeul.

LISON *ſe laiſſe embraſſer.*

Oh dame, dès que c'eſt comme ç'a, c'eſt different.

LA COMMERE.

Ils s'embraſſent! Ah, Commere Bertrand, où êtes vous!

COLIN.

Morgué, quand viendra le tems que je pourrons nous embraſſer ſans contrainte?

AIR. *Comme deux ſeaux dans un puits.*

Mets la main-là,
Ma petite Maîtreſſe,
Mets la main-là,

LISON.

Tiens, Colin, la voilà.
Ils ſe touchent dans la main.

COLIN.

Morgué ce s'roit grand dommage de laiſſer trop long-tems com'ça.

Languir notre tendreſſe,
Et j'agirai
Avant qu'il ſoit demain.

LISON

De bon cœur, je ferai
La moitié du chemin.

AIR. *Dieux quel moment.*

Mon cœur t'engage ici ſa foi,
Tu peux compter ſur moi,
Je ne ſuis point volage,
Je n'aimerai que toi,
Non, rien que toi,

Et ſans partage,
Mon cœur t'engage ici ſa foi.

LA COMMERE. *haut*

Oh, pour le coup cela n'eſt pas douteux,

LISON.

Qu'eſt-ce que j'entends?

LA COMMERE.

Ah, pauvre Madame Bertrand! courons vîte la chercher.

Elle ſe retire de la fenêtre.

SCENE X.

COLIN, LISON.

LISON.

Ah, Colin! nous ſommes perdus, la Commere Cliquet étoit à ſa fenêtre.

AIR. *Olire, olire, ola.*

Elle a tout apperçû,

COLIN.

Quel malheur imprévû!

LISON.

Elle ira tout redire,

COLIN.

Olire, olire,

LISON.

Elle ira tout redire,

COLIN.

Olire, ola.

Il faut ici de l'entendement, j'imagine quelque choſe; rentre vîte dans le Moulin, voilà Madame Bertrand qui revient du Village; je te réponds qu'elle ne m'échapera pas, vas donc vîte.

SCENE XI.

COLIN, MADAME BERTRAND.

COLIN.

EH! Madame Bertrand, où allez-vous donc? venez un petit moment par ici : morguenne il y a je ne ſçai combien que je ſuis-là à vous attendre.

Me. BERTRAND.

Eh moi, mon pauvre Colin, je viens de déclarer dans tout le Village, que notte mariage s'alloit faire.

COLIN.

Sanguoi ; que je suis joyeux de vous voir ; jamais morgué, ç'a ne m'a tant fait de plaisir.

Me. BERTRAND.

Le pauvre enfant ! as-tu averti les Menêtriers ?

COLIN.

Oui ; mais pargué faites-moi un plaisir, Madame Bertrand, je vous prie.

Me BERTRAND

Qu'est-ce que c'est ?

COLIN.

Donnez-moi votre belle main à baiser.

Me. BERTRAND.

AIR. *Entre l'amour & la raison.*

T'amuser à baiser ma main,
Avant peu n'es-tu pas certain,
D'obtenir toute la personne :

COLIN.

Donnez toujours pour m'obliger,
Il lui baise la main.
L'échantillon me fait juger
Que la Piece doit être bonne.

Me BERTRAND.

AIR. *Mademoiselle, parez votre chappelle.*

Que Colin est joli
Et poli,

Eſt-il un Galant plus accompli?
De ton amour parfait,
Tu me donne Poulet,
Preuve nouvelle:

COLIN *lui offre un Bouquet.*

J'ai pour marquer mon zéle,
Encor certain Bouquet,
Mad'moiſelle,
Parez vot' Chapelle. *bis.*

Me. BERTRAND

AIR. *Le Seigneur Turc a raiſon.*
Un Bouquet! mais comment donc?
Rien n'eſt plus honnête,
Ce n'eſt pas ma fête:

COLIN.

Bon!
Cette raiſon vous arrête,
Il n'importe quel jour c'eſt;
De la beauté qu'il nous plaît,
C'eſt tous les jours la Fête.
Vous voudrez bien que je l'attache moi-même.

Me. BERTRAND.

Qui pouroit, mon cher Colin, te refuſer quelque choſe.

Colin lui attache le bouquet.

COLIN

Oh ça, Maîtresse, je vous ai baisé la main ; mais ce n'est pas assez.

AIR : *Vantez-vous en.*

Tenez, morgué je vous demande,
Encore une faveur plus grande ;

Me. BERTRAND.

Mais il n'en est pas mon Poulet,

COLIN.

Oh que si fait. *bis.*
Je n'ose le dire tout net ;
Mais votre minois m'affriande,

Me. BERTRAND.

Tu veux m'embrasser, mon enfant

COLIN *l'embrasse.*

Ventez-vous-en. *bis.*

Me. BERTRAND.

Eh mais ! Colin.....

COLIN.

Oh dame, drès que vous ne m'en refusez pas la permettance ; c'est tout comme si vous ma la bailliez

Me. BERTRAND.

AIR : *Ton joli Belle Meûniere.*

Tu t'y prens d'une maniere,
Mon petit Colin,

A ſoumettre la plus fiere;
Tu ſeras demain,
Le maître de la Meûniere
Et de ſon Moulin.

COLIN.

Puiſque vous êtes de ſtimeur là, je m'en vais de ce pas dire à Monſieur Griffaud qu'il nous barbouille un mot de Contrat. Touchez-la Madame Bertrand.

Me. BERTRAND *lui donne la main.*

Volontiers.

COLIN.

AIR: *Je vais toujours le même train.*

Je ne ſuis qu'un pauvre garçon;
Mais j'ai le cœur & le bras bon:
Avec moi point de tems perdu,
Je ſuis vigilant, entendu,
Beaucoup font les olibrius,
A cauſe qu'ils font du QUIBUS:
Pour moi j'ai des talens,
Qui ſont plus excellens;
Morgué la femme qui m'aura,
Jamais de rien ne chommera, *bis.*

Il ſort.

SCENE XII.

MADAME BERTRAND

JE ne ſçaurois mieux faire, que de finir avec ce garçon là; il achalande ma maiſon.

AIR. *Ah ah ah! venez-y toutes mes belles jeunes &c.*

Il n'eſt point de Fermiere,
Qui n'aporte ſon grain
A Colin;
Et la journée entiere
Il chante ce refrain,
Ah ah ah venez-y toutes
Les belles jeunes Filles moudre
A notre Moulin.

SCENE XIII.

LA COMMERE CLIQUET, MADAME BERTRAND.

LA COMMERE.

AIR. *Jupin de grand matin.*

JE n'en puis plus ma foi,
Enfin je vous voi,
Commere écoutez-moi,
C'eſt cela
Qui vous ſurprendra.
J'ai vû de mes yeux,
Toute à l'heure en ces lieux....
Reſpirons un moment,
J'ai trop couru.....
J'ai vû très-clairement,
Qui l'auroit cru ...
Je vous tairois à tort
Tout ce micmac,
Le ſecret me charge fort
L'eſtomach.
Commere pour le coup,
J'en ſçai beaucoup,

Je vais vous compter tout,
De bout en bout;
Vous ne me direz plus,
Que j'fais des caquets superflus.

Me. BERTRAND.

Qu'y a-t'il encore de nouveau?

LA COMMERE.

AIR. *Que j'eſtime mon cher voiſin.*

Veuve qui cherche de l'emploi,
Dans l'amoureux miſtere,
Ne doit jamais garder chez ſoi,
Fille en âge de plaire.

Me. BERTRAND.

Qu'eſt ce à dire?

LA COMMERE.

Je vous conſeille de renvoyer au plutôt Liſon. Comment, ma Commere, une Servante aller ſur les briſées de ſa Maitreſſe! jour de Dieu, ſi j'étois à votre place, je lui torderois le col.

Me. BERTRAND.

Et à propos de quoi, s'il vous plait?

LA COMMERE.

O! pour cette fois ici, j'a vû Colin & Liſon ſe donner des témoignage d'amitié, qui ne ſont pas équivoques.

AIR : *Nanon dormoit.*

En ce lieu-là,
J'ai vû de ma fenêtre,
Où vous voilà,
J'ai vû le petit traître
Prendre à Lison la main :

Me. BERTRAND.

N'est-ce que cela !
C'est moi, c'est moi, qui l'ai laissé prendre à Colin

LA COMMERE.

C'est elle, c'est elle ; elle le prend bien.

AIR : *Bin bi berlot*

Ensuite le petit coquet,
Offre à Lison la rose & le muguet ;

Me BERTRAND.

C'est à moi, Commere Cliquet,

LA COMMERE.

Je vous croi.

Me BERTRAND

C'est à moi,
Ma Commere Cliquet.

LA COMMERE

AIR : *Daphnis la vit, Philis le vit*

Leur tendresse est réciproque,

Me. BERTRAND.

Et cessez votre caquet ;

LA COMMERE.

Avec Colin, Liſon troque
Un baiſer pour un bouquet;

Me. BERTRAND.

C'eſt moi, c'eſt moi, ma chere.

LA COMMERE.

Colin le met,
Dans ſon corſet.

Me. BERTRAND.

C'eſt dans le mien, Commere.

LA COMMERE.

Oui, c'eſt dans le ſien.

Me. BERTRAND.

AIR: *Des Billets doux.*

Quand on eſt prêt de s'épouſer,
Cela, je crois, peut s'excuſer:

LA COMMERE.

Ah! vous me faites rire,
Je ſçai vos droits ſur ce garçon;
Si je n'avois pas vû Liſon,
Je n'aurois rien à dire.

Me. BERTRAND.

Quel entêtement!

LA COMMERE.

Oui, oui, quel entêtement: ce n'eſt pas tout; je

les ai vûs se toucher dans la main, & se donner une foi mutuelle.

Me. BERTRAND.
Hé bien oui, que trouverez-vous à dire à cela?

LA COMMERE.
AIR. *Nous autres bons Villageois.*
Votre Colin admiroit,
De Lison la taille mignonne.

Me. BERTRAND.
C'est la mienne

LA COMMERE.
Il se miroit
Dans les beaux yeux de la friponne;

Me. BERTRAND.
C'est dans les miens.

LA COMMERE.
Lison enfin
Regardoit tendrement Colin,
D'un air doux, naif, enfantin;

Me. BERTRAND
C'étoit moi rien n'est plus certain;
Vous m'avez prise pour Lison, ah, ah, ah.

LA COMMERE.
Bon, bon, riez, ah, ah, ah,

Me. BERTRAND.
La pauvre Madame Cliquet.

LA COMMERE.

La pauvre Madame Bertrand.

AIR. *Je passe la nuit & le jour.*

Vous ne la renverrez donc pas?

Me. BERTRAND.

Pourquoi? j'en suis trop bien servie.

LA COMMERE.

Voisine, c'est un autre cas,
Vous en tenez, ma bonne amie;
Je vous laisserai vivre en paix,
Et désormais
Je les verrois
Que jamais je n'en parlerois.

Me. BERTRAND.

Peut-on accuser de la sorte, mon cher Colin?

SCENE XIV.

MADAME BERTRAND, LE TABELLION, LA COMMERE CLIQUET, LISON, COLIN.

LE TABELLION *à Colin & à Lison, au fond du Théâtre.*

DEmeurez-là tous deux: bon jour Madame Bertrand.

Me. BERTRAND.

Bon jour, Monsieur Griffaud; Colin ne vient-il pas de vous parler?

LE TABELLION.

Oui, il vient de me dire de faire son Contrat de mariage & je l'ai fait.

Me. BERTRAND.

Bon: à l'égard de ce que j'ai promis pour Lison, le voilà.

LE TABELLION.

Donnez (*bas serrant la Bourse*) il y a long-tems que je l'attends.

Me. BERTRAND.

Vous vous intereſſez à elle : allez, tachez de m'en debaraſſer, & de lui trouver un parti.

LE TABELLION.

J'en ai un tout trouvé à préſent.

Me. BERTRAND.

Plaît-il ?

LE TABELLION.

Ah ça, Madame Bertrand, parlons à cœur ouvert : Vous voulez donc abſolument vous marier avec Colin?

Me. BERTRAND.

Si je le veux?

LE TABELLION.

AIR. *Entre l'amour & la raiſon.*

Avec défunt Monſieur Bertrand,
Votre bonheur ne fut pas grand:
Auriez vous encor le courage,
De riſquer un nouveau lien,

LA COMMERE *à Madame Bertrand.*

Vous ſurtout qui ſçavez ſi bien
Adoucir l'ennui du veuvage.

Me. BERTRAND.

Allez, ce ne ſont pas-là vos affaires.

LE TABELLION.

AIR: *Il faut ſçavoir en amourette.*

Vous n'êtes pas égaux en âge.

Me. BERTRAND.

Vous raiſonnez comme un nigaud:

LE TABELLION.

Vous allez faire un marige,
Pour vous trop tard, pour lui trop tôt:

Me. BERTRAND

Je trouve Colin ſans défaut
Pour mon ménage,
Je ſçai fort bien Monſieur Griffaud,
Ce qu'il me faut.
Il y a une maxime qui eſt certaine.

LE TABELLION.

Quelle eſt-elle?

LA COMMERE.

Ecoutons.

Me. BERTRAND.

AIR: *De tous les Capucins du monde.*

De Deux cœurs que l'amour engage,
L'Hymen doit être le partage;
Et c'eſt un attentat affreux,
C'eſt un forfait c'eſt un outrage,
Que d'oſer s'oppoſer aux feux
De deux cœurs que l'amour engage.

LE TABELLION.

Comment, un forfait !

Me BERTRAND.

Oui.

LA COMMERE.

Un attentat !

Me BERTRAND.

Sans doute.

LE TABELLION.

Et si ces deux cœurs engagez par l'amour, étoient ceux de Colin & de Lison.

LA COMMERE *faisons la révérence.*

Comme c'est la verité, ma Commere.

Me BERTRAND.

Quoi ! l'on me parlera toujours de Lison : allez, vous radotez tous deux.

LE TABELLION.

Eh mais..... voici Colin, vous pouvez l'interroger.

COLIN.

Bon jour, Maîtresse. *(il rit)*

Me. BERTRAND.

Approche, mon cher Colin, approche : vois l'entêtement de Monsieur Griffaud & de la Commere Cliquet : ils veulent me soutenir que ce n'est pas moi que tu aimes.

COLIN.

Pargué Madame Bertrand, cela ſeroit bien malhonnête à moi, ſi je n'avois pas de l'amitié pour vous; vous ne m'avez jamais fait de mal.

Me. BERTRAND *au Tabellion & à la Commere.*

Vous l'entendez.

COLIN.

Vous ne m'avez jamais fait que du bien.

Me. BERTRAND.

Qu'avez-vous à dire à cela?

COLIN.

Oui morgué, j'ai une certaine amitié pour vous; mais quand à l'égard de ſt'amitié qui fait faire les Contrats..... Oh dame! .... quand à l'égard de ſtelle-là; c'eſt pour Liſon que j'en ai.

Me. BERTRAND.

Comment!

LE TABELLION.

Oui, & le Contrat que j'ai fait, eſt celui de Colin & de Liſon.

LA COMMERE.

Une autrefois vous me croirez peut-être ma Commere.

Me. BERTRAND.

Qu'eſt-ce que cela veut dire? Quoi! Il ſeroit dit qu'une petite impertinente comme Liſon, l'auroit emporté ſur moi? Non, ma foi cela ne ſera pas. Vous avez fait de mauvaiſe beſogne, Monſieur le Tabellion, & je vous ferai voir que ce Contrat là ne vaut rien.

LE TABELION.

Tarare.

COLIN *au Tabellion.*

Oh dame, je ſerois pourtant fâché ſi vous alliez être pendu pour cela, Monſieur Griffaud.

LE TABELLION.

Pendu! Pourquoi donc, s'il vous plaît?

LISON. *s'avance.*

Pardonnez-moi Madame.

Me. BRETAND.

Quoi! vous paroiſſez! Quel pardon me demandez-vous, & que pouvez-vous me dire?

LISON.

AIR: *De tous les Capucins du monde.*

De deux cœurs que l'amour engage,
L'Hymen doit être le partage;
Et c'eſt un attentat affreux,
C'eſt un forfait, c'eſt un outrage,

Que d'oſer s'oppoſer aux feux
De deux cœurs que l'amour engage.

LE TABELLION.

Vous même avez débité la maxime.

LA COMMERE *à Madame Bertrand.*

Elle eſt juſtifiée par vos propres raiſons.

Me. BERTRAND.

Ah! je ſuis au déſeſpoir.

COLIN.

Il faut pourtant bien, Madame Bertrand, que vous nous pardonniez ſte petite bagatelle-là.

LE TABELLION *à Madame Bertrand*

S'il ne s'agit que de vous, épouſer, pour vous empêcher de vous livrer au déſeſpoir, vengez-vous ſur moi, je ſuis votre homme.

LA COMMERE.

Ma foi, prenez le au mot, ma Commere, autant ce magot-là qu'un autre.

LE TABELLION.

Pardonnez tout, cedez à Colin votre moulin, dont vous n'avez plus que faire étant ma femme, & ne ſongeons plus qu'à nous réjouir.

Me. BERTRAND.

Soit. (*à Colin*) Tien voilà ton Bouquet, & je vais tordre le cou à ton Sanſonnet...

Elle ſe retire, le Tabellion & la Commere la ſuivent.

COLIN.

Je m'en mocque.

SCENE XV.

COLIN, LISON.

COLIN. *à Liſon.*

AIR. *Les Garçons de Surene.*

DOnne-moi ta main blanche,
Je ne te plaindrai rien
Tout ira bien,
Le ſoir j'aurons l'éclanche,
Je moudrai ſans répos,
D'un air diſpos,
Tout le Lundi & le Mardi,
Le Mercredi, le Jeudi, le Vendredi, le Samedi,
Sans excepter, Dimanche.

FIN.